DISSERTATION

N° 62.

SUR LES ACCIDENS

QUI PEUVENT SURVENIR A LA FEMME

PENDANT LA GROSSESSE,

ET SUR LES MOYENS HYGIÉNIQUES PROPRES A LES PRÉVENIR;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 27 avril 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J.-M-G. PIC, de Digoin,

Du département de Saône-et-Loire;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences.

La femme enceinte est comme un pilote qui, embarqué sur une mer orageuse et remplie d'écueils, en évite le péril s'il s'y conduit avec prudence, mais qui fait bientôt naufrage s'il cesse un instant d'être sur ses gardes.

MAURICEAU, Maladies des femmes grosses.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur*.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Suppléant*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur*.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Examinateur*. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Président*.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers, *Examinateur*.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau, *Examinateur*.
Gerdy, *Suppléant*.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

OPTIMIS ET CARISSIMIS

PARENTIBUS,

SORORI, FRATRIBUSQUE DILECTISSIMIS

IN PUBLICUM AMORIS
GRATIQUE ANIMI
PIGNUS,
HOC OPUSCULUM
VOVET ET CONSECRAT,

J.-M.-G. PIC.

AVANT-PROPOS.

Les douleurs sont le triste apanage de la femme, et les périodes les plus intéressantes de sa vie sont précisément celles où elle a le plus à souffrir. Que d'orages à l'époque où l'appareil reproducteur devient apte à remplir ses fonctions! que d'orages encore à ce moment où doit cesser cette menstruation, qui jusque là a joué un rôle si important!

Si maintenant l'on considère la femme depuis le moment de la conception jusqu'à celui de sa délivrance, quel intérêt n'offre-t-elle pas à l'observateur? de combien d'angoisses ne sont pas traversées les douceurs de la maternité? Chaque époque de la grossesse n'est-elle pas, chez un grand nombre de femmes, marquée par de nouvelles incommodités, qui, quoique passagères, ne laissent pas d'altérer les plus beaux instans de leur existence?

Ce sont ces réflexions, et le vif intérêt qu'inspire le sexe aimable qui nous donna le jour et soigna notre enfance, qui m'ont engagé à fixer mon attention sur les accidens qui surviennent à la femme pendant le cours de la grossesse, et à en faire le sujet de ma thèse.

Cette dissertation, bien imparfaite, pour laquelle je réclame toute l'indulgence de mes juges, sera divisée en trois parties.

Dans la première, je parlerai d'une manière succincte des changemens qui s'opèrent dans la femme depuis le moment de la conception jusqu'à celui de l'accouchement.

Dans la seconde, j'exposerai les principaux accidens auxquels la femme est sujette pendant tout le temps de la gestation.

Dans la troisième, je tracerai les règles hygiéniques que la femme doit suivre pour que sa grossesse ne soit troublée par aucune incommodité.

DISSERTATION

SUR LES ACCIDENS

QUI PEUVENT SURVENIR A LA FEMME

PENDANT LA GROSSESSE,

ET SUR LES MOYENS HYGIÉNIQUES PROPRES A LES PRÉVENIR.

PREMIÈRE PARTIE.

Des changemens qui s'opèrent dans la femme depuis le moment de la conception jusqu'à celui de l'accouchement.

Dès que la femme a conçu, il s'établit en elle une nouvelle manière d'être; elle éprouve une sorte de frémissement de plaisir, auquel succèdent une douce langueur et une espèce d'état d'engourdissement. Les jours suivans, il survient, autant dans le moral que dans le phy-

sique de la femme, des changemens remarquables, comme anomalies dans ses goûts et ses désirs ; quelquefois on remarque du ptyalisme, des nausées, des vomissemens, etc. Du côté de l'organe utérin, les propriétés vitales sont augmentées : le col de la matrice devient, dit-on, plus chaud, plus rénitent, et se rapproche de la vulve ; le sang afflue à l'utérus; la perspiration qui s'opère dans sa cavité est plus abondante, et concourt ainsi à fournir les premiers matériaux pour l'accroissement du germe ; de là la suppression du flux périodique, et des changemens successifs dans la forme, le volume, la situation de l'utérus, sur lesquels je vais un instant m'arrêter.

La nature emploie les deux premiers mois à changer la figure et la direction de l'utérus; tout en augmentant de volume, cet organe devient rond, et semble se rapprocher de la vulve et du périnée.

Pendant le troisième mois, la matrice devient plus volumineuse, et reprend sa direction antérieure ; de sorte que son fond regarde en haut, et atteint à peu près le détroit abdominal, tandis que son col est dirigé en bas.

Au quatrième mois, le fond se dirige en avant, il s'élève à deux pouces environ au-dessus du pubis ; de sorte que, si la femme n'a pas beaucoup d'embonpoint, on peut le sentir à travers les parois abdominales, en touchant avec attention. Les intestins sont refoulés en haut, quelquefois à droite, et le plus souvent à gauche : de là l'obliquité de l'utérus plus fréquente à droite, à laquelle contribuent beaucoup aussi la position et la direction du rectum au commencement de la grossesse.

Au cinquième mois, l'utérus prend la forme ovoïde, dont le grand diamètre est de haut en bas ; le fond se trouve entre le pubis et l'ombilic. Jusqu'à présent le corps et le fond ont fait à eux seuls les frais de l'agrandissement que nécessite le volume de l'enfant ; le col n'a encore participé en rien aux phénomènes déjà exposés : mais à cette époque il commence à se ramollir, et ce ramollissement commence, non pas toujours par la partie supérieure, comme on le croit généralement, mais quelquefois il s'observe d'abord à la partie inférieure,

et gagne ensuite en haut, comme l'enseigne et le prouve M. *Capuron*, dans la pratique de son cours.

Au sixième mois, le fond répond à l'ombilic ; le col est plus mou et plus gros ; la face antérieure de l'utérus est en contact avec la vessie, et, dans le reste de son étendue, avec la face postérieure de la paroi antérieure de l'abdomen ; quelquefois une portion d'intestin, ou le grand épiploon, se trouve interposé ; la face postérieure est en rapport avec le conduit intestinal.

Au septième mois, le fond est à deux pouces environ au-dessus de l'ombilic ; il est en rapport avec la portion transversale du colon ; le col utérin, plus mou, porté en haut et en arrière, commence à prêter au développement par sa partie la plus élevée, qui s'évase et se raccourcit. La partie antérieure des parois abdominales, ayant à supporter un poids considérable, qui va augmenter encore par la suite, est distendue au point que le bord interne des muscles sterno-pubiens est écarté, et que la ligne médiane augmente d'étendue. A cette époque, les parties qui forment la vulve deviennent le siége d'une infiltration qui est d'autant plus considérable que la femme a été plus souvent enceinte.

Au huitième mois, le fond de l'utérus est plus élevé qu'à toute autre époque de la grossesse ; il occupe la plus grande partie de la région épigastrique ; le foie, l'estomac, la rate, le diaphragme, sont refoulés en haut, d'où résulte une gêne plus ou moins grande de la respiration et de la digestion. Le col se ramollit davantage et diminue de longueur ; la ligne médiane de l'abdomen s'élargit encore ; la vessie, placée au-dessus du pubis, est comprimée par la matrice d'arrière en avant.

Au neuvième mois, l'utérus, au lieu de s'élever, s'abaisse, parce que son développement se fait presque entièrement aux dépens du col, qui s'évase et s'amincit, au point qu'au commencement du travail il a à peine une ligne et demie d'épaisseur.

Quelque temps avant l'accouchement, les parois abdominales ont prêté considérablement ; la ligne médiane offre trois pouces d'inter-

valle ; le vagin et la vulve sont plus ou moins infiltrés, et l'infiltration peut s'étendre jusqu'aux membres abdominaux. La femme a des besoins fréquens d'uriner, à cause de la pression qu'éprouve la vessie. Les articulations du bassin sont quelquefois mobiles ; il en résulte alors une difficulté plus ou moins grande de marcher dans les derniers jours qui précèdent l'accouchement.

Avec ces modifications physiques dont je viens de donner la description, les femmes éprouvent dans leur moral des changemens nombreux : quelques-unes, naturellement gaies, bonnes, aimables, deviennent tristes, mélancoliques, acariâtres ; chez plusieurs, les passions, auparavant très-modérées, acquièrent une violence extraordinaire et ne peuvent plus être domptées ; chez d'autres, ce sont de simples envies singulières, comme de manger tel fruit, telle viande, tel gibier, tel mets, n'importe à quel prix ; un besoin irrésistible de voler des objets de peu de valeur, et dont elles n'ont que faire ; des dérèglemens de mœurs ou de caractère. Il en est dont l'esprit n'est jamais plus vif, plus pénétrant, plus agréable ; tandis que d'autres tombent dans une sorte de stupidité, d'apathie insolites. Outre ces changemens dans l'état moral, l'économie de la femme est souvent troublée à cette époque par une multitude d'accidens qui réclament toute l'attention du médecin. Je vais m'en occuper dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Des accidens qui peuvent survenir à la femme pendant la grossesse.

La grossesse n'est pas un état maladif par elle-même, c'est une fonction précieuse que la nature a confiée à la femme, et qui lui mérite, sous tant de rapports, tous les égards et toute la bienveillance des hommes ; mais assez souvent elle est pour elle la source d'un grand nombre d'accidens, parmi lesquels on range le ptyalisme, l'anorexie, le pica, les nausées, les vomisemens, les coliques, la diarrhée, la crampe d'estomac, la mastodynie, l'odontalgie, la céphalalgie, les tintemens d'oreilles, les douleurs des lombes, des aines, des cuisses ; la constipation, la dysurie et l'incontinence d'urine ; la dyspnée, la toux et l'hémoptysie; les palpitations, l'œdème, les varices, les hémorrhoïdes, les hernies, l'antéversion et la rétroversion ; les descentes de l'utérus, les hémorrhagies utérines apparentes ou cachées.

Chacun de ces accidens mériterait sans doute des considérations étendues; mais, outre que cet examen est bien au-dessus de mes forces, il dépasserait aussi de beaucoup les limites que je me suis prescrites ; je me bornerai donc à décrire quelques-uns des principaux.

Des nausées et du vomissement.

Le vomissement est un accident qui trouble fréquemment la grossesse; c'est un spasme, un mouvement de contraction de l'estomac,

qui tend à expulser les matières qui sont contenues dans sa cavité ; il est toujours précédé de nausées ou envies de vomir, qui doivent être considérées comme en étant le premier degré. Le vomissement peut survenir quelques jours ou quelques semaines après la conception ; souvent il se prolonge jusqu'au milieu de la grossesse, ou n'arrive qu'à cette époque ; quelquefois même il ne se termine qu'avec l'accouchement. Suivant qu'il se remarque à l'une ou à l'autre de ces trois époques de la gestation, la cause du vomissement est différente : se montre-t-il dans les premiers jours, il doit, dans ce cas, être considéré comme un phénomène sympathique et spasmodique qui dépend des changemens qui se sont opérés dans la matrice, et qui se font ressentir sympathiquement à l'estomac. Cette sympathie de la matrice avec l'estomac n'a rien, dans ce cas, qui puisse nous étonner ; elle est, en effet, si étroite, que l'on a vu l'action du coït et l'écoulement des menstrues donner lieu au même phénomène. Lorsqu'il se montre au milieu de la grossesse, l'on pourrait bien peut-être encore en accuser la sympathie ; mais il est cependant plus naturel de supposer que dans ce cas il tient à la suppression des règles et à la pléthore qui en résulte. Quant au vomissement qui tourmente quelquefois les femmes dans les dernières périodes de la grossesse, sa cause est facile à saisir, il tient bien évidemment à la compression qu'éprouve l'estomac de la part de la matrice ; résultat d'une cause mécanique, il résiste à tous les moyens, et ne cesse qu'après l'accouchement, bien différent en cela des deux autres, qui peuvent être modérés, les premiers par des bains, des antispasmodiques, le séjour à la campagne ; les seconds par des saignées, qui, dans quelques circonstances, les font cesser complètement.

En général, les nausées et les vomissemens ne sont pas aussi dangereux qu'on le croirait au premier abord ; un grand nombre de femmes en sont tourmentées pendant tout le cours de leur grossesse, et n'en accouchent pas moins à terme d'enfans qui se portent très-bien. Cependant l'on ne peut se dissimuler qu'ils ne soient toujours une chose malheureuse, et ne puissent, dans quelques cas, produire

l'avortement, et faire tomber la femme dans le marasme, faute de nourriture, circonstance bien fâcheuse, car la santé et même la vie du fœtus s'en trouvent gravement compromises.

Des douleurs d'estomac.

Les douleurs d'estomac sont celles que ressentent le plus communément les femmes grosses; elles en éprouvent dans tous les temps de la grossesse, mais surtout dans les commencemens : celles qui se montrent dès les premiers jours de la conception dépendent souvent, comme je l'ai dit pour le vomissement, d'un état de spasme dont le siége primitif est dans la matrice, et qui se propage par sympathie à l'estomac, dont il exalte les propriétés vitales; on les observe surtout chez les femmes qui sont naturellement nerveuses ou irritables, principalement chez les vaporeuses, dont la grossesse exalte la sensibilité. Ces douleurs sont-elles légères, le régime, l'exercice les font disparaître; sont-elles violentes, l'on devra recourir aux bains, à l'emploi des antispasmodiques, et quelquefois des narcotiques. Mais les douleurs qu'éprouvent les femmes enceintes sont loin d'être toujours sympathiques; bien souvent aussi elles sont idiopathiques, et doivent être attribuées, suivant les cas, à la faiblesse de l'estomac, aux flatuosités qui s'y dégagent, à une métastase arthritique ou rhumatismale, au mauvais état des premières voies. Le praticien usera donc de toute sa sagacité pour reconnaître la véritable cause, afin de lui opposer des remèdes appropriés.

Parmi les douleurs d'estomac, il en est une désignée sous le nom de *crampe d'estomac*, de *colique d'estomac*, qui, à raison des douleurs atroces qui l'accompagnent, à raison de sa terminaison souvent fâcheuse, mérite une attention particulière. Je vais m'y arrêter un instant.

La crampe d'estomac, considérée par M. *Chaussier* comme une névralgie gastrique, reconnaît pour causes occasionnelles toutes celles qui peuvent porter sur l'estomac une impression vive, comme la ter-

reur, la colère, les chagrins portés à l'excès, les boissons à la glace, le froid sur la région épigastrique.

Cette maladie s'annonce par une douleur violente dans la région de l'estomac, douleur accompagnée, tantôt d'un sentiment de déchirement, de pincement, de morsure; tantôt d'une sensation de serrement si atroce, que la malade se croit à chaque instant sur le point d'expirer : cette douleur, quoique très-vive, peut n'être que passagère et disparaître sans retour; dans ce cas, les fonctions n'en éprouvent aucune altération manifeste : mais quand elle se prolonge quelques momens avec toute sa violence, elle apporte toujours plus ou moins de désordre dans les autres fonctions; les membres se roidissent, le corps frissonne et se couvre de sueur froide; la circulation et la respiration éprouvent beaucoup de gêne, la déglutition devient impossible, les évacuations se suppriment, les lavemens ne surmontent la constipation qu'avec peine et n'entraînent que des matières dures et noires comme des crottins de chèvre. Si les paroxysmes, quoique violens, laissent entr'eux des intervalles de repos assez longs, la maladie peut se prolonger plusieurs jours sans être funeste; mais si les intervalles de repos sont très-courts et les accès très-violens, la malade peut mourir en moins de trois heures, ainsi que les auteurs en citent des exemples.

Dans le cas de crampe nerveuse, deux indications se présentent à remplir : 1°. calmer la douleur et l'irritation en faisant cesser le spasme; 2°. rappeler, au moyen des révulsifs appliqués à l'extérieur, le stimulus fixé sur le principal organe de la digestion.

Pour remplir la première indication, le médecin aura recours aux boissons délayantes, telles que l'eau de veau ou de poulet; aux lavemens émolliens, auxquels il fera succéder les antispasmodiques et les narcotiques; enfin, si le spasme de l'estomac continue avec la même violence, il ne songera plus qu'à remplir la seconde indication; pour cela, il tiendra constamment des linges très-chauds appliqués sur l'épigastre, il y fera des frictions sèches avec des flanelles chaudes, des embrocations avec l'huile d'olive et le baume tranquille. Si tous ces

moyens sont inefficaces, on applique sur le creux de l'estomac un large vésicatoire, que l'on soupoudre de camphre pour empêcher les cantharides d'irriter les voies urinaires. Les personnes qui ont éprouvé des crampes d'estomac devront, pour éviter la récidive, porter sur la région de l'épigastre un morceau de flanelle, ou encore mieux une peau de lièvre ou de lapin, et s'abstenir de toute espèce d'alimens âcres et de tout excès de liqueurs spiritueuses.

De la difficulté de respirer, de la toux et de l'hémoptysie.

La dyspnée, la toux et l'hémoptysie chez les femmes enceintes peuvent dépendre d'une infinité de causes qui réclament, avec le traitement qui leur est applicable, les soins particuliers qu'exige l'état de gestation. Le plus souvent, cependant, elles sont produites par des causes qui appartiennent spécialement à la grossesse, et dans ce cas ces trois maladies sont bien plus difficiles à guérir, quelquefois même elles ne se dissipent que lorsque l'accouchement est terminé.

La dyspnée survient ordinairement dans les derniers mois de la gestation; elle est due manifestement à la gêne qu'éprouve le diaphragme dans ses mouvemens, gêne qui est causée par le refoulement que la matrice fait éprouver aux viscères de l'abdomen et au diaphragme lui-même. Elle est en général beaucoup plus commune et plus considérable dans la première grossesse que dans les suivantes, et chez les femmes dont le bassin et la poitrine ont peu de capacité. On ne peut guérir par aucun remède cette dyspnée symptomatique ; l'accouchement est le seul moyen qui puisse faire cesser la cause mécanique qui l'entretient. On ordonne néanmoins à la femme de manger peu à la fois, de suivre un bon régime : dans le cas où la gêne est considérable, une saignée peut procurer un prompt soulagement.

La toux est un accident qui peut avoir des suites extrêmement fâcheuses : souvent elle dépend de la même cause que la difficulté

de respirer ; bien souvent aussi elle est sympathique. Lorsqu'elle est violente, elle peut, par les secousses, les ébranlemens qu'elle occasionne, déterminer l'avortement, ou la rupture de quelques vaisseaux du poumon ; de là l'hémoptysie, accident qui augmente considérablement la toux, et qui peut même devenir funeste. Il est très-difficile de guérir ces deux maladies avant le terme de l'accouchement, la cause existant toujours ; mais elles peuvent quelquefois être palliées à un tel point qu'elles ne causent presque plus d'incommodités. On parvient à ce but en prescrivant un régime doux, des boissons adoucissantes, des potions calmantes, le repos ou un exercice modéré. On obtient encore de très-bons effets de la saignée, soit qu'elle diminue la pléthore des poumons, soit qu'elle appaise l'irritation nerveuse de ces organes.

De l'hémorrhagie utérine.

L'hémorrhagie utérine est un des accidens les plus graves qui puissent survenir pendant la grossesse : de toutes les maladies qui attaquent l'humanité, il n'en est guère de plus fatale et qui cause plus rapidement la mort que la perte de sang ; celles qu'éprouvent quelques femmes marchent parfois avec une telle célérité qu'elles ne donnent pas le temps d'y remédier, ou que tous les secours qu'on peut y apporter sont infructueux.

L'hémorrhagie utérine est un flux de sang immodéré des vaisseaux de la matrice, presque toujours produit (suivant certains auteurs) par le décollement d'une portion ou de tout le placenta. Les causes qui produisent ce décollement sont en très-grand nombre ; les plus ordinaires sont, les coups, les chutes sur l'abdomen ; la danse, l'équitation, la colère, la frayeur, etc.

Au moment où une hémorrhagie utérine a lieu, la malade ressent des douleurs dans la région lombaire et la partie inférieur de l'abdomen, éprouve des lassitudes générales et un malaise inexprimable ; à mesure que le sang s'échappe, le pouls et les forces s'affaiblissent,

le visage pâlit, les extrémités deviennent froides ; le pouls est petit et faible ; il survient des syncopes ; il y a soif, perte de l'appétit, douleur des seins ; la matrice se contracte, son col est ordinairement plus ou moins dilaté et ramolli ; le sang s'écoule par caillots ou par jets, et dans le cas de perte considérable les convulsions ne tardent pas à se manifester. Lorsque la grossesse est peu avancée, le fœtus et ses dépendances s'engagent dans le col de l'utérus ; les contractions de la matrice deviennent alors plus considérables, forcent le col à s'entrouvrir suffisamment, et l'avortement a lieu. Dans d'autres circonstances l'hémorrhagie s'arrête, pour recommencer de nouveau et avec plus de violence après un temps plus ou moins long.

Appelé auprès d'une femme prise d'hémorrhagie utérine, l'homme de l'art prescrira d'abord le repos le plus absolu ; il fera coucher la malade horizontalement sur un lit de crin ou de paille, le bassin et la tête étant plus élevés que le reste du tronc et les cuisses légèrement fléchies ; il prescrira la diète et les boissons rafraîchissantes, et éloignera de la malade tout ce qui pourrait troubler la tranquillité de son âme. Si ces moyens sont insuffisans, on appliquera sur les cuisses et sur l'hypogastre des linges trempés dans l'eau froide souvent renouvelés, on fera des injections astringentes dans le vagin ; les opiacés donnés à petites doses à l'intérieur pourront ralentir la circulation et calmer l'agitation de la malade ; il sera bon d'y avoir recours.

Lorsque ces moyens sont impuissans, que le sang coule en abondance, que la malade est faible, décolorée, qu'elle tombe en syncope, qu'elle éprouve des tintemens d'oreilles, des mouvemens convulsifs, et enfin que la mort est certaine, si on n'arrête l'hémorrhagie, on doit alors avoir promptement recours, ou bien à la méthode de *Puzos*, ou bien au tamponnement.

La méthode de *Puzos* ne doit être employée qu'avec la plus grande circonspection, et seulement dans les derniers mois de la grossesse, temps où le col de la matrice est plus mou, plus souple, plus facile à dilater que dans le commencement de la gestation. Cette méthode

consiste à introduire par degrés les doigts dans le col de l'utérus pour achever peu à peu et avec douceur sa dilatation commencée par la perte, et à rompre les membranes aussitôt qu'elles se présentent : les eaux de l'amnios venant à s'écouler, l'utérus s'applique avec force sur le fœtus, et parvient quelquefois à l'expulser avec ses annexes et les caillots de sang qu'il contient. Cette contraction utérine a pour résultat de diminuer la surface qui fournit le sang, de rétrécir les orifices vasculaires qui le laissent échapper, et comme conséquence l'hémorrhagie s'arrête. Si cependant il n'en arrivait pas ainsi, il faudrait se hâter d'extraire l'enfant ; pour cela, introduisant la main dans l'utérus, on va chercher les pieds, et l'on termine l'accouchement.

Mais la perte a-t-elle lieu dans les premiers mois de la grossesse, la méthode de *Puzos* n'est pas applicable, et l'on n'a d'autre ressource que le tamponnement, qui, par l'irritation qu'il détermine sur l'utérus, le fait contracter, et donne lieu bien souvent au décollement plus considérable du placenta, et par suite à l'avortement. Toutefois les inconvéniens du tampon ont été exagérés par quelques auteurs, et il est des circonstances où il présente des avantages bien réels ; lorsque, par exemple, le placenta s'insère sur l'orifice de l'utérus, et que le travail n'est pas commencé, ce sera surtout dans les cas de ce genre qu'il sera rationnel d'y avoir recours.

Quoique, dans la plupart des hémorrhagies utérines, le sang s'écoule manifestement au-dehors, il arrive cependant quelquefois qu'il s'amasse dans l'intérieur même de la matrice, et constitue ce que les auteurs ont désigné sous le nom de *perte interne*, et qu'ils considèrent comme bien plus fâcheuse pour la mère et l'enfant que ne l'est la perte apparente. Dans le cas dont je parle maintenant, c'est surtout le fond de la matrice qui a perdu son ressort ; pour y remédier, on devra dilater son col, donner, par ce moyen, issue au sang, et mettre en usage tous les médicamens propres à déterminer les contractions de l'organe utérin.

Du relâchement, de la descente et de la chute de la matrice.

Sous ces trois noms, l'on désigne la même maladie, mais existant à des degrés différens. Dans le premier degré, la matrice descend jusque vers le milieu du vagin ; dans le second, jusqu'au périnée ; et dans le troisième, elle s'élance hors de la vulve. Tout ce qui tend à expulser la matrice hors de l'enceinte pelvienne, comme les efforts violens pour soulever de lourds fardeaux, les chutes sur les pieds, sur l'hypogastre, l'équitation, etc., peuvent produire cette maladie à l'un des degrés indiqués.

La matrice est-elle simplement relâchée, la femme éprouve des tiraillemens incommodes aux lombes et aux aines ; le doigt index, introduit dans le vagin, trouve le col de l'utérus plus bas qu'à l'ordinaire.

Dans le cas de descente, le col est plus bas, surtout quand la femme est debout ; derrière le col, on sent par le toucher un cul-de-sac plus profond que dans l'état sain ; la malade éprouve sur le rectum et sur l'urètre un sentiment de pression qui s'oppose à la sortie facile des urines et des matières fécales ; les aines et les lombes deviennent le siége de tiraillemens douloureux. Quand le médecin est appelé dès le principe de la maladie, pour y remédier, il conseillera à la femme de garder le lit, d'avoir le bassin plus élevé que le thorax, de ne point faire d'efforts pour rendre les excrémens ; mais, s'il n'est consulté qu'après trois ou quatre mois, il fera en sorte de relever l'utérus, et de le maintenir dans cette position au moyen d'injections aromatiques et astringentes. Si ces moyens sont insuffisans, il recourra à l'éponge et au pessaire, si la femme peut les supporter.

La maladie existe-t elle au troisième degré, le col est hors de la vulve, le vagin renversé ; les fonctions de la vessie et du rectum sont gênées beaucoup plus tôt que dans le cas précédent.

Dans les premiers temps de la grossesse, l'homme de l'art cherchera à obtenir la réduction. Pour cela, il fait coucher la femme sur

le dos, les cuisses étant fléchies et écartées ; puis, embrassant la tumeur avec une main, il la pousse de bas en haut et d'avant en arrière, en faisant rentrer les premières les parties qui sont sorties en dernier lieu : quand ce moyen a réussi, on recommande à la femme de rester constamment au lit. Mais si le médecin est appelé dans les derniers mois de la grossesse, sa conduite ne sera plus la même ; dans ce cas, la réduction ne devra plus être tentée, elle fatiguerait la femme inutilement, et hâterait le terme de l'accouchement : on devra se contenter alors de soutenir l'utérus à l'aide d'un bandage, et prescrire, comme tout à l'heure, le repos le plus absolu.

Tels sont les principaux accidens auxquels est sujette la femme enceinte, et dont elle ne pourra se préserver qu'en usant de mille précautions et en s'imposant des sacrifices. Je vais, dans ma troisième partie, exposer les règles hygiéniques auxquelles elle doit se soumettre pour voir un accouchement heureux succéder à une grossesse exempte de toutes ces complications.

TROISIÈME PARTIE.

Conduite que doit tenir la femme pendant le cours de la gestation.

La grossesse, je l'ai déjà dit, n'est point une maladie; c'est un état physiologique et naturel, qui exige moins les ressources de la thérapeutique que les préservatifs de l'hygiène. Depuis qu'elle a conçu jusqu'à ce qu'elle devienne mère, la femme pourra n'être incommodée par aucun accident, si, usant de la raison que le Créateur lui a départie, elle sait éviter tous les écarts de régime, et se conformer aux règles de conduite que je vais en peu de mots lui tracer.

L'air que la femme respire doit être pur, et l'appartement qu'elle habite parfaitement sain. Elle devra dès-lors éviter avec soin les lieux ou se trouvent réunies un grand nombre de personnes, tels que les spectacles, les bals et les grands cercles ; elle fuira avec plus de soin encore le voisinage des tanneries, des voieries, des égoûts et des marais, où l'air se trouve chargé d'émanations dont les effets, toujours dangereux, le deviennent bien davantage pendant le cours de la gestation. Elle recherchera, autant qu'il lui sera possible, un local sec et élevé, pour jouir de tous les avantages d'un air pur et tempéré. Sa chambre à coucher devra être spacieuse et bien aérée ; elle aura soin de la chauffer convenablement, c'est-à-dire d'y maintenir une tempé-

rature subordonnée à l'état de l'atmosphère extérieure. Dans ses appartemens, point de fleurs ni de parfums, qui donnent souvent lieu à des maux de tête et à des convulsions.

La femme grosse choisira pour habillemens ceux dont la nature et la structure seront en rapport avec sa position actuelle et les influences atmosphériques, ceux qui réuniront la souplesse à la légéreté seront préférables. Ils seront secs, et souvent renouvelés pendant l'été, pour éviter les mauvais effets d'une sueur abondante et évaporée sur le corps. Pendant l'hiver, les tissus de laines, en ce qu'ils sont mauvais conducteurs du calorique, et qu'ils garantissent mieux des viscissitudes atmosphériques, devront l'emporter sur ceux que nous fournit le règne végétal. Si elle est bien pénétrée des devoirs que son état lui impose, et si elle est disposée à les remplir, la femme enceinte devra sacrifier aux droits de mère, du moins pour le moment, ces corsets baleinés que la mode rend nécessaires; ils ont pour inconvéniens de changer la forme naturelle de la poitrine et de gêner par conséquent la respiration; d'ailleurs, par la pression qu'ils exercent sur les seins, ils aplatissent le mamelon, gênent les glandes mammaires dans la sécrétion qui leur est confiée, et augmentent leur sensibilité, déjà si grande. Leurs effets sur les organes contenus dans l'abdomen ne sont pas moins à redouter; ils nuisent au développement de l'utérus, disposent considérablement aux hernies, donnent lieu à des obliquités de matrice et à une mauvaise conformation du fœtus.

Le lit de la femme grosse ne sera ni trop mou ni trop dur; le premier concentre trop la chaleur, occasionne des sueurs copieuses qui affaiblissent la femme; le second offre l'inconvénient de ne point s'adapter aux formes du corps et de ne pas fournir un point d'appui uniforme. Quand aux couvertures, le nombre doit varier suivant les saisons et les lieux.

En fait d'alimens, la femme enceinte doit consulter son goût, son appétit, ses habitudes; ici point de jeûnes ni d'abstinences, qu'on

bannisse de sa table les substances rances, salées ou fortement assaisonnées, qui sont trop échauffantes; les boissons à la glace, qui peuvent déterminer des coliques et l'avortement; la salade, les fruits verts, et en général les crudités, qui fatiguent l'estomac. Un pain léger et bien travaillé, des viandes nourrissantes, telles que celles de bœuf, de veau, de mouton, de chapon, de perdrix; des potages avec de bons légumes, des œufs frais, des poissons d'eau courante, du bon vin vieux suffisamment étendu d'eau, voilà ce qui doit faire la principale nourriture pendant la grossesse.

Toutefois le médecin devra avoir quelque égard aux bizarreries et aux goûts dépravés qu'on observe chez quelques femmes enceintes, surtout lorsque les substances vivement désirées n'auront pas de propriétés évidemment dangeureuses; mais il se gardera bien de redouter, avec le vulgaire, que l'enfant n'apporte en naissant l'image des objets qu'aura vivement desiré sa mère lorsque cette envie n'aura pas été satisfaite, une crainte si chimérique ne devra point trouver accès auprès de l'homme de l'art. « *Combien ne verrait-on pas de figures sin-* « *gulières, dit* Buffon. *si les vains désirs des mères étaient écrits sur la* « *peau de leurs enfans !* »

L'exercice pris avec modération est pour les femmes grosses d'une utilité bien reconnue, il les préserve d'une foule d'incommodités auxquelles sont exposées les citadines opulentes qui, continuellement renfermées dans leurs chambres, étendues méthodiquement sur un canapé, passent presque toujours une grossesse pénible, tandis que la robuste villageoise arrive heureusement au terme de la gestation : je suis loin cependant de conseiller à nos dames d'abandonner leur riche demeure pour aller prendre les occupations de cette villageoise, les travaux rustiques ne conviennent pas à des mains délicates; mais elles peuvent s'occuper du soin de leur ménage, travailler à tout ce qui deviendra nécessaire au nouvel être qu'elles portent dans leur sein, et varier entre les différens ouvrages départis à leur sexe. Les promenades à pied en plein air, proportionnées à leurs forces et à l'habi-

tude qu'elles en ont contractée, sont constamment le genre d'exercice qui leur convient le mieux pendant leur grossesse.

L'exercice pris avec excès ou accompagné de secousses plus ou moins fortes est encore plus nuisible aux femmes que le repos absolu; ainsi elles éviteront avec soins les exerciees violens, comme les grandes courses, le saut, la danse, et surtout la valse et l'équitation.

Le repos après l'exercice est aussi nécessaire que l'exercice après le repos, mais l'un et l'autre doivent se prendre dans de justes proportions. Pendant leurs grossesses les femmes ont plus de propension au sommeil, probablement parce que la concentration des forces vers l'utérus leur fait éprouver ce besoin, comme l'éprouvent aussi, après leurs repas, les personnes chez lesquelles la digestion se fait d'une manière pénible; elles peuvent céder un peu à ce désir, et se livrer au repos plus long-temps qu'à l'ordinaire, sans cependant le trop prolonger, à cause de la faiblesse qui pourrait en être le résultat.

L'exercice libre de toutes les fonctions de l'économie est indispensable pour la conservation de la vie; les femmes grosses prêteront donc toute leur attention à ce que les différentes excrétions s'effectuent suivant leur rhytme accoutumé; que la femme enceinte prévienne la constipation, à l'aide d'un régime doux et un peu émollient; si déjà elle existe, elle devra la combattre par des lavemens émolliens et des boissons adoucissantes, telles que l'eau de veau, le jus de pruneaux, quelques bouillons aux herbes. Si l'urine était trop long-temps retenue dans son réservoir, on en favoriserait l'issue à l'aide de la sonde, ou en éloignant un peu la matrice du pubis pour l'empêcher de comprimer l'origine de l'urètre. Des frictions et des bains pourront être quelquefois indiqués pour entretenir la transpiration; quelquefois aussi, lorsque la femme est jeune, pléthorique, sanguine, il faudra employer la saignée, qui jamais ne devra être faite pour obéir à une coutume purement routinière, mais en ayant égard seulement aux circonstances individuelles qui indiquent la superfluité ou redondance du sang.

Si les passions ont sur la santé des hommes en général une influence si funeste, combien cette influence ne doit-elle pas être plus fâcheuse encore pour les femmes qui, pendant leur grossesse, se trouvent plus irritables et plus faciles à émouvoir ! On conçoit très-bien pourquoi les affections de l'âme sont si dangereuses pour elles, et surtout pour leur tendre fruit. Dans les premiers mois de son existence, le plus petit accident peut alors le faire périr; comme il suffit du vent ou d'une pluie légère pour abattre ou flétrir une jeune fleur. La femme, bien persuadée que le moindre trouble moral peut occasionner du désordre dans son économie; bien pénétrée en même temps de l'obligation où elle est de veiller à la conservation d'un nouvel individu dont elle est responsable envers la société, ne se laissera point aller à la colère, à la jalousie, ni à aucun de ces mouvemens tumultueux qui, en troublant le moral, influent sur le physique d'une manière si fâcheuse.

On éloignera de la femme grosse tout ce qui serait capable de l'alarmer ou de l'effrayer. Qu'on se garde bien de lui annoncer trop brusquement des nouvelles trop affligeantes ou trop agréables ; le chagrin et le plaisir sont des affections morales qui, quoique opposées, produiraient l'avortement si elles étaient portées à l'excès. Pendant le temps de la gestation, la tendre mère fuira ces spectacles où l'homme est représenté déchiré par les passions les plus terribles, s'abandonnant à toute leur impétuosité, et trempant ses mains dans le sang d'un autre homme, mu par un sentiment de vengeance, de jalousie, ou par celui plus vil, de la soif de l'or. Ces tableaux sont trop effrayans ; la femme grosse en serait affectée d'une manière pénible et nécessairement préjudiciable à son enfant. Que de sa présence on éloigne aussi ces êtres mutilés qui s'envont étalant leur misère dans les rues et les places publiques; un tableau aussi hideux pourrait affecter trop vivement la femme. Mais, en donnant ce conseil, ce n'est pas que j'ajoute foi à ce préjugé ridicule, que l'imagination de la mère puisse avoir une telle influence sur l'organisation du fœtus, que,

lorsqu'elle est effrayée par une difformité quelconque, il se forme une difformité pareille sur la partie de son enfant correspondante à celle de l'objet difforme dont elle a été épouvantée, c'est seulement pour prévenir toute impression fâcheuse sur un esprit faible le fœtus ; jouissant, pour ainsi dire, d'une vie commune avec sa mère, il est impossible que les agitations qu'elle éprouve ne lui soient plus ou moins fatales.

C'est en écartant de son âme les passions violentes, pour ne songer qu'aux douces et tranquilles jouissances que va lui procurer bientôt le titre de mère ; c'est en suivant scrupuleusement les règles hygiéniques que je viens de lui tracer, que la femme passera le temps de sa grossesse exempte des maladies et des incommodités qui rendent si pénible cette époque de son existence. Pour se maintenir dans cette sage conduite, qu'elle ait toujours présente à la pensée ce que dit *Mauriceau*, en parlant de la femme enceinte : « Elle est, dit cet auteur, comme « un pilote qui, embarqué sur une mer orageuse et remplie d'écueils, « en évite le péril s'il s'y conduit avec prudence ; mais qui fait bientôt « naufrage s'il cesse un instant d'être sur ses gardes. »

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Frigida velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.

II.

Qui spumosum sanguinem sputo rejiciunt, iis ex pulmone talis rejectio fit. *Ibid.*, *aph.* 13.

III.

In affectionibus acutis cum febre, gemebundæ spirationes malæ. *Sect.* 6, *aph.* 54.

IV.

Spontaneæ lassitudines obortæ morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

V.

Acutorum morborum non omnino tutæ sunt prædictiones, neque mortis neque sanitatis. *Ibid.*, *aph.* 19.

VI.

A sanguinis sputo, puris sputum, malum. *Sect.* 7, *aph.* 15.